

Sous le pont Mirabeau

Madeleine Bourdouxhe

Madeleine Bourdouxhe est née en 1906 à Liège et est décédée en 1996. Elle a rédigé durant sa vie une petite dizaine d'ouvrages dont le plus célèbre est indubitablement *La femme de Gilles*.

Au cours de la Seconde Guerre Mondiale, Madeleine Bourdouxhe publia deux romans, qui n'ont absolument rien de patriotique ou de nationaliste. Ceci n'est pas étonnant lorsqu'on se réfère à l'ouvrage de Jean-Marie Klinkenberg, qui caractérise cette période comme étant en phase centripète par rapport au noyau central, la France.

En tant que résistante, Madeleine Bourdouxhe refusa de les céder à des maisons d'éditions contrôlées par les Nazis, telles que Gallimard, Grasset ou encore La toison d'or. Ainsi paraît en 1944 aux Éditions Lumières à Bruxelles *Sous le Pont Mirabeau*, un récit accompagné de dessins de Mig Quinet, un peintre belge. Bien qu'écrivain et résistante à la fois, Madeleine Bourdouxhe ne mêle pas la résistance à son texte, même si cet écrit touche aux événements de l'époque. En effet, elle y raconte l'histoire d'une jeune femme belge emportée sur la route d'exode en 1940 avec un bébé qu'elle a mis au monde deux jours avant l'invasion allemande.

Le nom de ce roman (ou plutôt devrions nous dire une longue nouvelle) fait inévitablement songer au célèbre poème d'Apollinaire : *Le pont Mirabeau*. Publié en 1912, il a fait l'objet de nombreuses reprises par des interprètes français comme Léo Ferré. Ici, bien qu'il n'y ait pas de références explicites au poème, il n'est toutefois pas sans relations. Observons un instant les deux vers qui reviennent comme un refrain dans le poème, à savoir :

*Vienne la nuit sonne l'heure,
Les jours s'en vont je demeure*

Les jours de l'héroïne ne sont que le reflet de ces vers : la femme chemine chaque jour, et rien ne change. Elle retrouve en tous lieux ces mêmes soldats, qui, malgré la guerre, sourient. Ils sont contents, jouent aux cartes,... La guerre de l'extérieur ne semble pas intervenir comme un motif d'atrocité, source de nombreuses fusillades et autres cruautés.

Ensuite ces deux autres vers :

*Ni temps passé
Ni les amours reviennent*

L'absence de mari est manifeste dans le livre : la jeune femme part seule avec son bébé sur les routes de France. On ne sait rien sur l'homme qui l'a mise enceinte. Peut-être est-il parti au front, comme la plupart des maris à l'époque ? Peut-être est-il mort ? Pourtant cette absence ne semble pas gêner la jeune maman, comme résiliée. Elle n'envisage pas le retour d'un mari, comme le laissent suggérer ces deux vers d'Apollinaire.

Et enfin :

La joie venait toujours après la peine

De même, la fin du roman de Madeleine Bourdouxhe semble heureuse : au soleil qui l'illumine, l'héroïne « sourit » à son enfant et s'amuse en sa présence, comme c'est le cas aux premières lignes du roman, lorsqu'elle est encore à l'hôpital. En revanche, l'exode qu'elle vit la laisse lasse, fatiguée.

Il y aurait encore bien des parallèles entre la poésie d'Apollinaire et le roman de Madeleine Bourdouxhe à mettre en évidence, mais les pages me sont comptées. Je suis donc contrainte de ne donner que les essentiels. Ces derniers sont source d'une nouvelle lecture de l'œuvre. Marie-Julie Hanouille nous en a, c'est vrai, déjà offert une, mais elle me semble un peu osée. Alors qu'elle y voit une double naissance : celle de l'enfant, explicite, et puis celle de l'écriture, implicite, rien n'indique pourtant qu'il est question de seconde naissance. Ma lecture est inverse. À titre personnel, j'y vois plutôt une naissance – celle de l'enfant –, et parallèlement un refus de procréer, pour que le dernier instant évoqué dans le livre, dure le plus longtemps possible.

Au tout début du roman naît un enfant. Sa mère lui sourit, la prend dans ses bras, la berce d'une chanson infantile. Elle offre à sa fille toute la tendresse maternelle qu'elle peut. La narratrice qualifie même l'expression de la maman de « béatitude d'enfant » (p.7). Soudain, une infirmière vient troubler cet instant de joie et de tranquillité : elle ôte l'enfant des bras maternels pour le redéposer dans son berceau. À partir de ce moment, le récit est lancé : nous ne retrouvons plus cette même tendresse octroyée à sa fille en présence du monde extérieur.

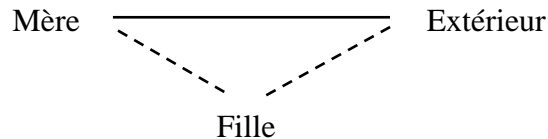
Lorsqu'elle s'arrête un soir dans une auberge, la mère allaite l'enfant, mais elle ne lui dit rien. Le bébé attire conjointement tous les regards des soldats présents qui soupent. Ainsi passent les jours. « *Les jours s'en vont je demeure* ».

Aussi, comme je l'ai laissé entendre auparavant, les cruautés de la guerre n'apparaissent pas dans ce récit. C'est presque comme si elles n'avaient pas lieu. Tout ce que l'on apprend sur la guerre, c'est au travers de conversations et via la TSF. Les hostilités sont pourtant bien présentes ; ce sont elles-mêmes qui forcent l'héroïne à se rendre dans la région de Bordeaux. Mais les soldats sont toujours vus comme des gens aimables, prêts à l'aider à tous moments (cf. l'aide apportée par les soldats à la maman, un soir).

Arrivée à destination, l'héroïne reprend enfin cette même expression perçue à la première page du roman. Elle sourit à nouveau à son enfant, lui chante cette même chanson du début : « *Colimaçon borgne, prête-moi tes cornes* ». « *Tête à tête, elles regardent à la fenêtre* ». Elles sont donc, cette fois encore, isolées à deux du monde, et complices.

S'opère ainsi dans ce roman une dualité : la mère d'une part, le monde extérieur de l'autre. L'enfant joue, quant à lui, le rôle d'intermédiaire. Tantôt elle se range du côté

des hommes, du monde extérieur donc, ce qui place en recul la mère, tantôt elle se place aux côtés de la maman qui l'a enfantée, laissant de côté ce monde précédent. Car tout le récit joue sur cette dichotomie : puisque l'histoire est perçue à travers les yeux de la femme, il est normal que le monde extérieur soit quelque peu oublié. Voici, sans doute, la raison pour laquelle le roman ne donne pas énormément de détails sur le déroulement des opérations militaires.



Lorsque la jeune fille revient à sa mère, par la fenêtre elles regardent « *autour d'[elles] des femmes et des hommes parlent* » (p.52). Mais elles ne sont pas atteintes. C'est pourquoi le roman s'achève sur ces deux phrases, qui font un paragraphe à elles seules : « *Que le silence soit. Afin qu'il n'y ait point de place aux blasphèmes.* » (p.52). Aucun élément extérieur ne doit venir perturber cet instant magique.

Si cette façon de voir est un peu semblable à celle observée dans *La Femme de Gilles*, elle n'est pas l'unique ressemblance. Madeleine Bourdouxhe offre ici aussi une théorie des mots. Ainsi,

- comme Elisa dans *La femme de Gilles*, la mère n'a pas de mots. C'est ce que l'on comprend à travers ces quelques phrases tirées de l'extrême fin du récit :
 - ⇒ « elle voudrait dire. D'ailleurs cela pourrait-il s'exprimer clairement ? »
 - Le conditionnel atteste qu'elle ne sait pas le dire.
 - ⇒ « La chose [= l'idée, c'est-à-dire les mots pour l'exprimer] est ineffable, nébuleuse »
 - ⇒ « L'idée n'a pas tout son sens »

- Quant à l'enfant, elle n'a pas encore développé toutes ses capacités physiques et Mentales. Ces dernières se développeront en grandissant. En témoignent ces 3 références temporelles qui qualifient l'enfant, qui, avec l'âge, changera.
 - ⇒ « La chose est ineffable, nébuleuse, comme le fut la petite fille elle-même »
 - Allusion au moment où l'enfant était dans le ventre de sa maman.
 - ⇒ « L'enfant n'a pas encore tout son sens »
 - ⇒ « Elle est beaucoup trop petite pour entendre les mots que la mère voudrait dire ».
 - État actuel de la fille.
 - ⇒ « Les années la feront femme, les années la feront idée claire. »
 - Évocation du temps futur, lorsque l'enfant aura grandi.

- L'extérieur lui-même est dépourvu de logique, la guerre n'a pas de sens. En revanche, ce monde abonde en mots.
 - ⇒ « Mais ils parlent encore : « Et quel sens a le sabordage de la flotte... ? » »

La conclusion de cette théorie des mots est exprimée par ces deux mêmes lignes que sont : « *Que le silence soit. Afin qu'il n'y ait point de place aux blasphèmes* ». Paraphrasées, elles deviennent : *il ne faut rien dire ou écrire pour ne pas insulter cet instant respectable*. Il n'y a donc pas de seconde naissance, mais bien un refus de procréer. Rien ne doit changer présentement, afin de conserver cette relation mère-fille fermée au monde extérieur. L'isolement est lui-même matérialisé par la fenêtre qui sépare les deux univers. Toutefois, le temps changera peut-être la donne, d'où le futur de « *Les années la **feront** femme, les années la **feront** idée claire* ». En grandissant, l'enfant acquerra très certainement les mots nécessaires, et finira par passer de l'autre côté de la frontière, vers l'extérieur. Sa mère le sait. C'est pourquoi elle implore que s'arrête ici l'histoire narrée, afin que ce transfert n'ait jamais lieu. Ainsi, pour l'instant : *Sous le pont Mirabeau coule la Seine...*

CommuneLangue.com

Bibliographie

GRAWEZ Damien, « De Camille Lemonnier à Geneviève Mycke », dans *Textyles*, n°14, Bruxelles, 1997, p.282-283.

HANOULLE Marie-Julie, « Lecture », dans *Sous le pont Mirabeau*, Labor, Bruxelles, 1996, p.67-79 (coll. Espace Nord, n° 115).

NYS Florence, « Bio-bibliographie de Madeleine Bourdouxhe », dans *Textyles*, n° 9, Bruxelles, 1993.

CommuneLangue.com